

JE NE VOULAIS QUE TÉLÉPHONER

Par une après-midi de pluies printanières, alors qu'elle se rendait seule à Barcelone au volant d'une voiture louée, María de la Luz Cervantes tomba en panne dans le désert des Monegros. C'était une Mexicaine de vingt-sept ans, jolie et sérieuse, qui avait quelques années plus tôt connu un certain succès comme actrice de variétés. Elle était mariée à un illusionniste qu'elle allait rejoindre ce jour-là après avoir rendu visite à des parents du côté de Saragosse. Au bout d'une heure de signaux désespérés aux voitures et aux camions qui passaient en trombe dans la bourrasque, le chauffeur d'un autocar délabré eut pitié d'elle. Il la prévint toutefois qu'il n'allait pas bien loin.

« Ça ne fait rien, dit María. Tout ce qu'il me faut c'est un téléphone. »

C'était vrai car il lui fallait prévenir son mari qu'elle ne serait pas rentrée avant sept heures du soir. Avec son manteau d'étudiante et ses sandales de plage en plein mois d'avril, on aurait dit un petit oiseau tout mouillé, et l'incident l'avait à ce point choquée qu'elle avait oublié de prendre les clés de la voiture. Une femme à l'allure militaire mais aux gestes doux qui voyageait près du conducteur lui tendit une serviette et une couverture et lui fit une place à côté d'elle. Après s'être à demi essuyée, María s'assit, s'enveloppa dans la couverture et tenta d'allumer une cigarette mais ses allumettes étaient mouillées. Sa voisine lui donna du feu et lui demanda une des cigarettes qui étaient restées sèches. Tandis qu'elles fumaient, María céda à l'envie de s'épancher et sa voix couvrit le bruit de la pluie et

les toussotements de l'autocar. La femme l'interrompit, un doigt sur les lèvres.

« Elles dorment », murmura-t-elle.

María jeta un regard par-dessus son épaule et vit que l'autobus était rempli de femmes d'âge indéterminé et de condition inégale qui dormaient emmitouflées dans des couvertures pareilles à la sienne. Gagnée par leur sérénité, María se pelotonna sur son siège et s'abandonna à la rumeur de la pluie. Lorsqu'elle s'éveilla il faisait nuit et l'averse s'était réduite à un serein glacé. Elle n'avait pas la moindre idée du temps qui s'était écoulé pendant son sommeil ni de l'endroit où elle se trouvait. Sa voisine était sur le qui-vive.

« Où sommes-nous? demanda María.

– Nous sommes arrivées », répondit la femme.

L'autocar s'engageait dans la cour pavée d'un bâtiment énorme et sombre qui ressemblait à un ancien couvent au milieu d'un bois d'arbres gigantesques. Les passagères, à peine éclairées par la lanterne de la cour, demeurèrent immobiles jusqu'au moment où la femme à l'allure militaire les fit descendre en leur lançant des ordres frustes, comme à la maternelle. Elles avaient toutes un certain âge et se déplaçaient dans l'obscurité de la cour avec une telle lenteur qu'on eût dit des images d'un rêve. María, la dernière à descendre, pensa que c'étaient des religieuses. Elle changea d'avis lorsqu'elle aperçut plusieurs femmes en uniforme qui les attendaient devant l'autocar, leur couvraient la tête avec les couvertures afin qu'elles ne soient pas mouillées, et les alignaient en file indienne tout en leur intimant des ordres muets au rythme péremptoire de battements de mains. Après avoir pris congé de sa voisine, María voulut lui rendre la couverture, mais celle-ci lui dit de s'en couvrir la tête pour traverser la cour et de la remettre au concierge.

« Y a-t-il un téléphone? demanda María.

– Bien sûr, dit la femme. On va vous y conduire. »

Elle demanda une autre cigarette à María qui lui fit cadeau du reste du paquet mouillé. « Elles sécheront en route », lui dit-elle. Debout sur le marchepied, la femme agita la main en guise d'adieu et lui cria presque : « Bonne chance. » L'autocar démarra sans lui laisser le temps d'ajouter autre chose.

María se mit à courir vers l'entrée du bâtiment. Une gardienne tenta d'abord de la retenir en frappant dans ses mains puis poussa un cri impérieux : « Halte-là, ai-je dit ! » María regarda par-dessous la couverture et vit des yeux de glace et un index impitoyable qui lui montrait les rangs. Elle obéit. Dans le vestibule, elle se sépara du groupe et demanda au concierge où elle pouvait trouver un téléphone. L'une des gardiennes la fit rentrer dans le rang à petites tapes dans le dos en lui disant d'une voix très douce :

« Par ici, ma belle, par ici il y a un téléphone. »

María parcourut avec les autres femmes un couloir ténébreux puis pénétra dans un dortoir où les surveillantes ramassèrent les couvertures et commencèrent l'attribution des lits. Une femme différente, qui parut à María plus humaine et de grade plus élevé, inspecta le rang en comparant une liste avec les noms écrits sur des cartons cousus aux corsages des nouvelles recrues. Lorsqu'elle s'arrêta devant María, elle s'étonna de ne voir sur elle aucun signe de son identité.

« Je suis venue pour téléphoner », lui dit María.

Elle lui expliqua en quelques mots que sa voiture était tombée en panne sur la route. Son mari était un prestidigitateur qui se produisait dans des fêtes privées, et il l'attendait à Barcelone où ils avaient trois engagements pour la soirée. Elle voulait le prévenir qu'elle n'arriverait pas à temps pour l'accompagner. Il était presque sept heures. Il devait être sur le point de partir et elle avait peur qu'il n'annulât tout à cause de son retard. La surveillante semblait l'écouter avec attention.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demanda-t-elle.

María déclina son nom en poussant un soupir de soulagement tandis que la femme lisait et relisait la liste sans le trouver. Elle se renseigna, inquiète, auprès d'une autre gardienne et celle-ci, n'ayant rien à dire, haussa les épaules.

« Mais je ne suis venue que pour téléphoner, insista María.

– D'accord, ma belle, d'accord, lui dit la supérieure en la poussant vers son lit avec une douceur trop ostensible pour être authentique. Si tu es bien sage tu pourras téléphoner à qui tu veux. Mais pas maintenant, demain. »

Quelque chose se produisit alors dans l'esprit de María qui

lui fit comprendre pourquoi les femmes de l'autocar se déplaçaient comme au fond d'un aquarium. On leur avait administré des calmants et ce palais obscur, avec ses murs épais en pierre de taille et ses escaliers glacials, était en réalité un hôpital pour malades mentales. Effrayée, elle s'échappa en courant du dortoir mais avant qu'elle n'atteigne la porte, une gardienne gigantesque en bleu de mécanicien l'arrêta d'un coup de patte et la cloua au sol d'une prise magistrale. María la regarda de côté, paralysée par la terreur.

« Pour l'amour de Dieu, dit-elle. Je jure sur la tête de ma mère que je ne suis venue que pour téléphoner. »

Il lui suffit d'entrevoir le faciès de cette énergumène en bleu de travail, que l'on surnommait Herculina en raison de sa force démesurée, pour comprendre que toute prière était inutile. Elle était chargée des cas difficiles, et deux recluses étaient mortes étranglées par son bras d'ours polaire dressé à l'art de tuer par inadvertance. Pour le premier cas, on démontra qu'il s'agissait d'un accident. Pour le second, les choses furent moins évidentes et Herculina fut sanctionnée et prévenue que la prochaine fois elle serait l'objet d'une enquête approfondie. Mais la rumeur courait que cette brebis égarée appartenant à une famille illustre avait derrière elle une carrière d'accidents douteux dans plusieurs asiles d'Espagne.

La première nuit, pour la faire dormir, on dut faire à María une piqûre de somnifère. Avant le lever du jour, lorsque l'envie de fumer la réveilla, elle se découvrit attachée par les poignets et les chevilles aux barreaux du lit. Personne n'accourut à ses cris. Dans la matinée, tandis qu'à Barcelone son mari ne trouvait nulle part aucune trace d'elle, on dut la conduire à l'infirmerie car on l'avait découverte sans connaissance dans la fange de ses propres immondices.

Elle ne sut pas combien de temps avait passé quand elle revint à elle. Le monde lui semblait un paradis d'amour, et au pied de son lit se tenait un vieillard monumental à la démarche de plantigrade et au sourire apaisant qui, en deux temps trois mouvements, lui rendit sa joie de vivre. C'était le directeur de l'hôpital.

Avant de lui expliquer quoi que ce soit ou même de lui dire bonjour, María lui demanda une cigarette. Il lui en tendit

une allumée et lui fit cadeau d'un paquet presque plein. María ne put retenir ses larmes.

« Vas-y, pleure tout ton soûl, lui dit le médecin d'une voix lénifiante. Il n'est meilleur remède que les larmes. »

María s'épancha sans pudeur comme elle n'avait jamais réussi à le faire avec ses amants d'un soir pendant le désœuvrement d'après l'amour. Tout en l'écoutant, le médecin lui passait les doigts dans les cheveux, tapotait son oreiller afin qu'elle respire mieux, la guidait dans les arcanes de son incertitude avec une sagesse et une douceur dont elle n'avait jamais rêvé. C'était, pour la première fois de sa vie, le prodige d'être comprise par un homme qui l'écoutait de toute son âme sans espérer en retour coucher avec elle. Au bout d'une longue heure, ayant tout dit, elle lui demanda l'autorisation de téléphoner à son mari.

Le médecin se leva avec toute la majesté de son rang. « Pas encore, ma reine, lui dit-il en lui donnant sur la joue la petite tape la plus tendre qu'elle eût jamais reçue. Chaque chose en son temps. » Et il lui adressa de la porte une bénédiction épiscopale avant de disparaître à tout jamais.

« Aie confiance en moi », lui dit-il.

Cette même après-midi, on inscrivit María à l'asile sous un numéro suivi d'un commentaire succinct sur le mystère de sa provenance et les doutes quant à son identité. Dans la marge, on pouvait lire cette épithète écrite de la main du directeur : agitée.

Ainsi que María l'avait prévu, son mari quitta leur modeste appartement du quartier de Horta avec une demi-heure de retard afin de donner les trois représentations convenues. En deux années d'union libre et de bonne entente c'était la première fois qu'elle n'était pas à l'heure, et il attribua son retard à la férocité des pluies qui s'étaient abattues sur la province toute la fin de la semaine. Avant de partir, il épingla à la porte un message avec l'itinéraire de la soirée.

A la première fête, où tous les enfants étaient déguisés en kangourous, il renonça à son prodigieux numéro de poissons invisibles car il ne pouvait l'exécuter sans son aide. La deuxième avait lieu chez une vieille femme de quatre-vingt-treize ans qui se déplaçait en fauteuil roulant et se vantait

d'avoir fêté ses trente derniers anniversaires en louant les services de trente prestidigitateurs différents. Il était si contrarié par le retard de María qu'il ne put se concentrer sur les tours les plus simples. La troisième fête se déroulait comme tous les soirs dans un café-théâtre des Ramblas, où il se produisit sans génie devant un groupe de touristes français qui ne purent croire à ce qu'ils voyaient parce qu'ils refusaient de croire à la magie. Après chaque représentation, il appelait chez lui dans l'espoir, toujours vain, qu'elle réponde. A la fin, il ne put éviter d'être gagné par l'inquiétude qu'il lui fût arrivé quelque chose.

En rentrant chez lui dans la camionnette équipée pour ses attractions, il vit la splendeur du printemps sur les palmiers du paseo de Gracia et frémit au pressentiment funeste de la ville sans María. Son dernier espoir s'évanouit lorsqu'il trouva son message encore épinglé à la porte. Il était si contrarié qu'il en oublia de donner à manger au chat.

Je ne m'aperçois qu'à présent, en écrivant ces lignes, que je n'ai jamais su son vrai nom car à Barcelone on ne le connaissait que sous son nom de scène : Saturno le magicien. C'était un homme au caractère changeant et d'une maladresse incorrigible en société, mais María possédait à l'envi le tact et la grâce qui lui manquaient. C'était elle qui le guidait dans cette communauté si mystérieuse où il ne serait venu à l'idée de personne de décrocher le téléphone après minuit pour demander à un ami s'il savait où se trouvait sa femme. Saturno l'avait fait aux premiers temps de leur arrivée et préférait ne pas s'en souvenir. De sorte que, cette nuit-là, il se contenta d'appeler Saragosse où une grand-mère à moitié endormie lui répondit d'un ton serein que María était partie après le déjeuner. C'est à peine s'il dort une heure au lever du jour. Dans un rêve glauque, María lui apparut vêtue d'une robe de mariée en lambeaux, éclaboussée de sang, et il se réveilla avec l'épouvantable conviction qu'elle l'avait une fois encore et pour toujours laissé à la merci de ce vaste monde où elle n'était pas.

Au cours des cinq dernières années, elle avait déjà agi de la sorte à trois reprises, avec trois hommes différents dont lui. Elle l'avait abandonné à Mexico six mois après leur

rencontre, alors qu'ils agonisaient de bonheur sous l'empire d'un amour dément dans une chambre de bonne de la Colonia Anzures. Un matin, après une nuit d'excès inavouables, il ne la trouva pas auprès de lui en s'éveillant. Elle avait laissé tout ce qu'elle possédait, même l'alliance de son précédent mariage, ainsi qu'une lettre dans laquelle elle disait qu'elle était incapable de survivre aux tourments de cet amour débridé. Saturno pensa qu'elle était retournée chez son premier mari, un ancien camarade de collège qu'elle avait épousé en cachette alors qu'elle était mineure, puis quitté pour un autre au bout de deux années sans amour. Mais non : elle était retournée chez ses parents où Saturno la rejoignit pour la reprendre à n'importe quel prix. Il la supplia sans conditions, lui promit mille fois plus que ce qu'il était prêt à lui donner, mais se heurta à une détermination invincible. « Il y a des amours qui durent et d'autres qui ne durent pas », lui dit-elle. Et de conclure sans miséricorde : « Celui-ci n'aura pas duré. » Il se rendit à son intransigeance. Cependant, un matin de Toussaint, en rentrant dans sa chambre d'orphelin après une année d'oubli ou presque, il la trouva endormie sur le divan du salon avec la couronne de fleurs d'oranger et la longue traîne vaporeuse des fiancées vierges.

María lui raconta la vérité. Son nouveau fiancé, un veuf sans enfants qui jouissait d'une bonne situation et s'était déclaré prêt à se remarier à l'église pour le restant de ses jours, lui avait faussé compagnie alors qu'elle l'attendait vêtue de blanc au pied de l'autel. Ses parents avaient décidé de faire quand même la fête. Elle avait joué le jeu, dansé, chanté avec les *mariachis*, bu plus que de raison et, en proie à d'épouvantables et tardifs remords, était partie à minuit à la recherche de Saturno.

Il n'était pas chez lui mais elle trouva les clés dans le pot de fleurs du corridor, à l'endroit même où ils les avaient toujours cachées. Cette fois, ce fut elle qui se rendit sans conditions. « Et on peut savoir jusqu'à quand ? » lui demanda-t-il. En réponse, elle lui récita un vers de Vinicius de Moraes : « L'amour est éternel tant qu'il dure. » Deux ans plus tard il était toujours éternel.

María devint plus mûre. Elle renonça à ses rêves d'actrice

et se consacra à lui, au lit comme sur scène. A la fin de l'année précédente, ils avaient assisté à un congrès de prestidigitation à Perpignan et, sur le chemin du retour, passèrent par Barcelone. La ville leur plut et ils y vivaient depuis huit mois, ayant gagné assez d'argent pour s'acheter, dans le quartier très catalan de la Horta, un appartement bruyant et sans concierge, mais assez spacieux pour y loger cinq enfants. Ils y connurent le bonheur jusqu'à cette fin de semaine où elle loua une voiture pour aller voir sa famille de Saragosse en promettant d'être de retour le lundi soir à sept heures. Le jeudi, à l'aube, elle n'avait toujours pas donné signe de vie.

Le lundi suivant, la compagnie d'assurances de la voiture louée téléphona et demanda María. « Je ne suis au courant de rien, dit Saturno. Cherchez-la à Saragosse. » Et il raccrocha. Une semaine plus tard, un policier en civil se présenta chez lui et déclara qu'on avait retrouvé la voiture à l'état de squelette dans un chemin de traverse non loin de Cadix, à neuf cents kilomètres de l'endroit où María l'avait abandonnée. Le policier voulait savoir si María pouvait fournir des détails sur ce vol. Saturno était en train de donner à manger au chat et c'est à peine s'il lui accorda un regard pour lui dire tout à trac de ne pas perdre son temps, que sa femme avait quitté le domicile conjugal et qu'il ne savait ni avec qui ni pour où. Sa conviction était telle que le policier se sentit mal à l'aise et lui fit des excuses. On classa l'affaire.

La crainte que María pût de nouveau fuguer s'était emparée de Saturno pendant un week-end de Pâques, à Cadaqués, où Rosa Regás les avait invités à faire un tour en voilier. Nous étions au Maritim, un bar sordide et bondé fréquenté par la *gauche divine** au crépuscule du franquisme, assis sur des chaises en fer à l'une de ces tables de fer où l'on tient à six et l'on s'assoit à vingt. Après avoir fumé son deuxième paquet de cigarettes de la journée, María manqua d'allumettes. Un bras grêle au duvet viril, orné d'un bracelet de bronze romain, se fraya un passage dans la pagaille de la table et lui offrit du feu. Elle le remercia sans le voir mais Saturno le magicien, lui, le vit. C'était un adolescent au

* En français dans le texte.

visage osseux et imberbe, aussi pâle que la mort, avec une queue de cheval très noire qui lui tombait jusqu'à la taille. Les vitres du bar résistaient à peine à la furie de la tramontane printanière, mais il était vêtu d'une espèce de pyjama de ville en coutil et chaussé de sabots de laboureur.

Ils ne le revirent qu'à la fin de l'automne dans un restaurant de fruits de mer de la Barcelonette, vêtu du même ensemble d'indienne bon marché, avec une longue tresse à la place de la queue de cheval. Il les salua tous les deux comme de vieux amis, et Saturno, en le voyant embrasser María et celle-ci lui rendre son baiser, fut foudroyé par la certitude qu'ils s'étaient rencontrés à son insu. Quelques jours plus tard, il trouva par hasard un nouveau nom et un nouveau numéro de téléphone écrits de la main de María sur le répertoire de la maison, et la lucidité inclémente de la jalousie lui révéla de qui il s'agissait. Le curriculum social de l'intrus fut comme un coup de grâce : vingt-deux ans, fils unique d'une riche famille, décorateur de vitrines de mode, avec une réputation bien assise de bisexuel et un prestige fondé de consolateur entretenu de femmes mariées. Pourtant, Saturno parvint à se dominer jusqu'au soir où María ne rentra pas à la maison. Puis il se mit à appeler le jeune homme tous les jours, d'abord toutes les deux ou trois heures, de six heures du matin jusqu'au matin suivant, puis toutes les fois qu'un téléphone lui tombait sous la main. Que personne ne réponde intensifiait son martyre.

Le quatrième jour, une Andalouse décrocha et lui dit qu'elle n'était là que pour faire le ménage. « Monsieur est parti », ajouta-t-elle, en restant assez vague pour le rendre fou. Saturno ne résista pas à la tentation de lui demander si par hasard Mademoiselle María était là.

« Aucune María n'habite ici, monsieur, dit la femme de ménage. Monsieur est célibataire.

– Je le sais bien, lui dit-il, elle n'habite pas là, mais elle vient quelquefois, n'est-ce pas? »

La femme se rebiffa.

« Mais merde enfin, qui est à l'appareil? »

Saturno raccrocha. La mauvaise humeur de l'employée lui parut une confirmation supplémentaire de ce qui n'était

déjà plus pour lui un soupçon mais une certitude brûlante. Il perdit tout contrôle. Les jours suivants il appela par ordre alphabétique tous ceux qu'il connaissait à Barcelone. Personne ne le renseigna, mais chaque coup de fil aggravait son malheur car sa jalousie délirante était devenue célèbre parmi les noctambules impénitents de la *gauche divine*, et on lui répondait par des plaisanteries de toutes sortes à seule fin de le faire souffrir. Alors, il comprit à quel point il était seul dans cette ville superbe, capricieuse et impénétrable, où il ne serait plus jamais heureux. A l'aube, après avoir donné à manger au chat, il ferma son cœur pour ne pas mourir, et prit la décision d'oublier María.

Deux mois plus tard, María ne s'était toujours pas adaptée à la vie de l'asile. Elle survivait en grignotant à grand-peine sa pitance de prison à l'aide de couverts enchaînés à l'immense table de bois brut, le regard fixé sur la lithographie du général Franco qui présidait le lugubre réfectoire médiéval. Au début elle se refusait à participer aux heures canoniales et à la routine niaise des matines, laudes, vêpres et autres offices qui occupaient la plupart du temps. Elle refusait de jouer au ballon dans la cour de récréation et de travailler dans l'atelier de fleurs artificielles qu'un groupe de recluses animait avec une énergie frénétique. Mais à partir de la troisième semaine elle s'acclimata peu à peu à la vie du cloître. Après tout, disaient les médecins, au début c'est toujours comme ça, mais tôt ou tard elles finissent par s'intégrer à la communauté.

Le manque de cigarettes, assouvi les premiers temps grâce à une surveillante qui en vendait à prix d'or, revint la tourmenter lorsque s'épuisa le peu d'argent qu'elle avait sur elle. Elle se consola par la suite avec les cigarettes roulées dans du papier journal que les recluses confectionnaient avec des mégots ramassés dans les poubelles, car son obsession du tabac était devenue aussi intense que celle du téléphone. Les quelques pesetas qu'elle gagna plus tard en fabriquant des fleurs artificielles lui apportèrent un soulagement éphémère.

Le plus dur était la solitude de la nuit. De nombreuses recluses restaient, comme elle, éveillées dans la pénombre, mais n'osaient rien tenter car la surveillante de nuit veillait aussi sur la grande porte que fermait une chaîne cadénassée.

Une nuit, cependant, accablée de chagrin, elle demanda à voix assez haute pour que l'entende sa voisine de lit :

« Où sommes-nous? »

La voix grave et lucide de sa voisine répondit :

« Dans les profondeurs de l'enfer.

– On dit qu'ici c'est une terre de Maures, s'écria un peu plus loin une autre voix, qui résonna dans tout le dortoir. Et ce doit être vrai parce que en été, quand la lune est pleine, on entend les chiens aboyer vers la mer. »

On entendit alors le bruit de la chaîne frappant les anneaux telle une ancre de galion, et la porte s'ouvrit. Le cerbère, seul être qui semblait vivant dans le silence environnant, commença à arpenter le dortoir d'une extrémité à l'autre. María frémit : elle seule savait pourquoi.

Dès sa première semaine à l'asile, la surveillante de nuit lui avait proposé sans détour de dormir avec elle dans la chambre de garde. Elle commença par un procédé commercial concret : troquer son amour contre des cigarettes, contre du chocolat, contre n'importe quoi. « Tu auras tout, lui disait-elle, pantelante. Tu seras comme une reine. » Devant le refus de María, la surveillante changea de méthode. Elle lui glissait des billets doux sous l'oreiller, dans les poches de sa blouse, dans les endroits les plus inattendus. C'étaient des messages suppliants et déchirants capables d'émouvoir même les pierres. La nuit où eut lieu l'incident dans le dortoir, il y avait un peu plus d'un mois qu'elle semblait résignée à la défaite.

Quand elle fut certaine que toutes les recluses dormaient, la surveillante s'approcha du lit de María, et lui murmura à l'oreille toutes sortes de tendres obscénités, cependant qu'elle déposait des baisers sur son visage, son cou raidi par la terreur, ses bras crispés, ses jambes lasses. Enfin, croyant peut-être que ce qui paralysait María n'était pas la peur mais un consentement secret, elle s'aventura plus loin. María lui assena alors du revers de la main un coup qui l'envoya contre le lit voisin. La gardienne se releva, furibonde, dans un vacarme de recluses affolées.

« Salope, hurla-t-elle. On pourrira toutes les deux dans cette porcherie jusqu'à ce que tu deviennes folle de moi. »

Le premier dimanche de juin, l'été survint sans s'être annoncé, et l'on dut prendre des mesures d'urgence parce que les recluses étouffaient et ôtaient leurs chasubles d'étamine en pleine messe. María assista amusée au spectacle des malades les fesses à l'air chassées comme des poules aveugles par les surveillantes dans la nef et les bas-côtés. Au milieu de la confusion, elle tenta de se protéger des coups lancés en-veux-tu-en-voilà, et sans savoir comment elle se retrouva seule dans un bureau abandonné, où la sonnerie d'un téléphone retentissait sans relâche avec une tonalité de supplique. María décrocha sans même y prendre garde et entendit une voix lointaine et joyeuse qui jouait à imiter l'horloge parlante :

« Quarante-cinq heures, quatre-vingt-douze minutes et cent sept secondes.

– Pédé », dit María.

Elle raccrocha en souriant. Sur le point de quitter la pièce, elle s'aperçut qu'elle était en train de laisser passer une occasion qui ne se représenterait jamais. Alors elle composa les six chiffres avec une anxiété et une hâte telles qu'elle n'était même pas sûre d'avoir fait le bon numéro. Elle attendit, le cœur battant à tout rompre, entendit la sonnerie familière, avide et triste, une fois, deux fois, trois fois, et enfin la voix de l'homme de sa vie, chez elle et sans elle.

« Allô? »

Il lui fallut attendre que se délie le nœud de larmes qui s'était formé dans sa gorge.

« Mon lapin, ma vie », soupira-t-elle.

Les sanglots eurent raison d'elle. A l'autre bout de la ligne il y eut un bref silence d'épouvante et la voix échauffée par la jalousie cracha les mots :

« Sale pute! »

Et il raccrocha.

Le même soir, en proie à un délire frénétique, María décrocha du mur du réfectoire la lithographie du général Franco, la lança de toutes ses forces sur le vitrail donnant sur le jardin et s'écroura en sang. Elle eut encore assez de rage pour se battre avec les gardiennes qui tentèrent de la maîtriser sans y parvenir jusqu'à ce qu'elle voie Herculina debout

dans l'embrasure de la porte, bras croisés, qui la regardait. Elle rendit les armes. Malgré cela, elles la traînèrent au pavillon des folles dangereuses, la terrassèrent d'un jet d'eau glacée et lui injectèrent de la térébenthine dans les jambes. Incapable de marcher à cause de l'inflammation consécutive, María se rendit compte qu'il n'y avait rien au monde qu'elle ne serait capable d'inventer pour échapper à cet enfer. La semaine suivante, de retour au dortoir, elle se leva sur la pointe des pieds et frappa à la porte de la cellule de la surveillante de nuit.

Le prix que María exigea à l'avance fut de faire parvenir un message à son mari. La surveillante accepta, à condition que le secret de leur pacte fût absolu. Et elle pointa vers elle un index impitoyable.

« Si un jour ça se sait, tu es une femme morte. »

C'est ainsi que Saturno le magicien se rendit à l'asile des folles le samedi suivant, au volant de la camionnette de cirque pomponnée pour fêter le retour de María. Le directeur en personne le reçut dans son bureau aussi propre et rangé qu'un navire de guerre, et lui dressa un bilan affectueux de l'état de santé de son épouse. Personne ne savait ni comment ni quand ni d'où elle était arrivée car le premier renseignement sur son internement était le rapport consigné sur le registre officiel qu'il avait lui-même dicté après l'avoir examinée. Une enquête entreprise le même jour n'avait mené à rien. En tout cas, ce qui intriguait le plus le directeur était de savoir comment Saturno avait eu connaissance de l'endroit où se trouvait son épouse. Saturno protégea la surveillante.

« Par la compagnie d'assurances de la voiture », dit-il.

Le directeur, satisfait, répondit : « J'ignore comment font les compagnies d'assurances pour tout savoir. » Il jeta un coup d'œil au dossier qui était sur son bureau d'ascète et conclut :

« Ce qui est sûr, c'est qu'elle est très malade. »

Il était prêt à lui accorder, avec toutes les précautions nécessaires, l'autorisation de la voir, à condition que Saturno le magicien lui promette, pour le bien de son épouse, de s'en tenir au comportement qu'il lui dicterait. Surtout quant à la manière de se conduire avec elle pour éviter qu'elle ne

retombe dans ses accès de folie furieuse de plus en plus fréquents et dangereux.

« C'est curieux, dit Saturno. Elle a toujours eu du caractère mais une grande maîtrise d'elle-même. »

Le médecin eut un geste docte. « Certaines conduites demeurent latentes pendant de nombreuses années, dit-il, puis tout à coup elles éclatent au grand jour. C'est encore une chance qu'elle ait atterri ici, parce que nous sommes spécialisés dans les cas qui nécessitent un traitement de choc. » Pour finir, il fit une observation sur la curieuse obsession de María à propos du téléphone.

« Surveillez-la de très près, dit-il.

– Ne craignez rien, docteur, répondit Saturno d'un ton joyeux. Je ne sais faire que ça. »

Le parloir, mi-prison mi-confessionnal, était celui de l'ancien couvent. L'entrée de Saturno ne provoqua pas l'explosion de joie à laquelle tous deux auraient pu s'attendre. María était debout au centre de la salle, à côté d'une petite table, d'un vase sans fleurs et de deux chaises. Avec son lamentable manteau couleur fraise et la paire de chaussures sordides qu'on lui avait donnée par charité, elle était à l'évidence prête à partir. Dans une encoignure, presque invisible, Herculina se tenait debout, bras croisés. María ne bougea pas en voyant entrer son mari, pas plus que son visage encore barré des cicatrices d'éclats de verre n'exprima d'émotion. Leur baiser fut de pure routine.

« Comment vas-tu? lui demanda-t-il.

– Je suis heureuse que tu sois enfin venu, mon lapin, dit-elle. Ici, c'est la mort. »

Ils n'eurent pas le temps de s'asseoir. Étouffée par les larmes, María lui raconta les misères de sa claustration, la barbarie des surveillantes, la nourriture infecte, les nuits interminables passées dans la terreur sans fermer l'œil.

« Je ne sais pas depuis combien de jours, de mois ou d'années je suis ici, dit-elle, mais je sais que chaque jour est pire que la veille. Et, poussant un soupir venu du fond de l'âme, elle ajouta : je crois que je ne serai plus jamais la même.

– C'est fini à présent, lui dit-il en caressant du bout des

doigts les cicatrices récentes de son visage. Je viendrai tous les samedis. Plus souvent même, si le directeur m'y autorise. Tu verras, tout va aller très bien. »

Elle le fixa droit dans les yeux de ses yeux atterrés. Saturno s'essaya à son art de magicien. Il lui livra, sur le ton puéril des grands mensonges, une version adoucie des pronostics du médecin. « En somme, conclut-il, dans quelques jours tu seras complètement remise. » María comprit tout.

« Seigneur Dieu, s'écria-t-elle stupéfaite. Tu ne vas pas croire toi aussi que je suis folle!

– Comment peux-tu penser une chose pareille, dit-il, avec un petit rire forcé. Mais ce serait beaucoup mieux pour tout le monde que tu restes encore un peu ici. Dans de meilleures conditions, bien sûr.

– Mais je t'ai déjà dit que je n'étais venue ici que pour téléphoner! » dit María.

Il ne sut comment réagir à l'obsession redoutée. Il regarda Herculina. Celle-ci en profita pour lui signaler sur sa montre-bracelet qu'il était temps de mettre fin à la visite. María intercepta le signal, regarda derrière elle et vit Herculina prête à l'imminence de l'assaut. Alors, elle s'accrocha au cou de son mari en hurlant comme une véritable folle. Il l'écarta avec tout l'amour dont il était capable et l'abandonna à la merci d'Herculina qui bondit dans son dos. Sans lui laisser le temps de réagir elle lui fit une prise de la main gauche, passa un bras d'acier autour de son cou et rugit à l'adresse de Saturno le magicien :

« Allez-vous-en! »

Saturno s'enfuit épouvanté.

Toutefois, le samedi suivant, remis de l'horreur de la première visite, il revint à l'asile avec le chat habillé comme lui : maillot rouge et jaune du grand Leotardo, haut-de-forme, et une cape immense qui semblait faite pour voler. Il gara la camionnette du spectacle dans la cour du cloître et donna une représentation prodigieuse de presque trois heures à laquelle les recluses, fascinées, assistèrent du haut des balcons en poussant des cris discordants et des ovations à contretemps. Elles étaient toutes là sauf María, qui refusa de

recevoir son mari et même de le regarder du balcon. Ce fut pour Saturno une blessure mortelle.

« C'est une réaction typique, lui dit le directeur pour le consoler. Ça passera. »

Mais ça ne passa pas. Après avoir tenté à de nombreuses reprises de voir María, Saturno fit l'impossible pour qu'elle accepte une lettre. Ce fut peine perdue. Quatre fois elle la renvoya sans l'avoir ouverte et sans un mot. Saturno renonça, mais continua pourtant de porter à la réception de l'hôpital les rations de cigarettes, sans même savoir si elles parvenaient à María, jusqu'au jour où la réalité l'emporta.

On ne sut plus rien de lui, sauf qu'il se remaria et rentra dans son pays. Avant de quitter Barcelone, il confia le chat à moitié mort de faim à une petite amie de passage qui lui promit, en outre, de continuer à porter des cigarettes à María. Mais elle aussi disparut. Rosa Regás se souvenait de l'avoir croisée au *Corte Inglés*, une douzaine d'années auparavant, vêtue de la tunique orange d'une quelconque secte orientale, le crâne rasé et enceinte jusqu'aux yeux. Elle lui raconta qu'elle avait porté les cigarettes à María aussi longtemps que possible et répondu à deux ou trois urgences imprévues, jusqu'au jour où elle n'avait trouvé que des ruines, l'hôpital ayant été démoli comme un mauvais souvenir d'une époque funeste. Lors de sa dernière visite, elle avait trouvé María très lucide, un peu grossie peut-être, mais contente de la paix de sa claustration. Ce jour-là, elle était venue avec le chat parce qu'elle avait dépensé tout l'argent laissé par Saturno pour lui acheter à manger.

Avril 1978